

LA REPRISE DU TRAVAIL AUX USINES WONDER

Un film de Jacques Willemont



DOSSIER DE PRESSE – Automne 2007

« C'est un film terrifiant, qui fait mal ... un film vraiment révolutionnaire. »

(Jacques Rivette - Les cahiers du cinéma)

« Un tour de force »

(Edgar Roskis - Le Monde diplomatique)

LA FICHE TECHNIQUE

Année de réalisation	1968
Format d'origine	16 mm
Procédé	noir et blanc
Durée	10 minutes

LE GÉNÉRIQUE

LA REPRISE DU TRAVAIL
AUX USINES WONDER

Ce film est également connu sous le titre
« Wonder, mai 68 »

Ce document aurait du constituer
une séquence du film de long métrage
intitulé *Sauve qui peut Trotski* que
Jacques Willemont tournait en mai et juin 1968
avec une équipe technique composée
d'étudiants de l'IDHEC (école des
hautes études cinématographiques).

Son sujet : le mouvement militant de l'OCI
(l'organisation communiste internationale)

Les rushs ont étrangement disparu dans
la nuit du 14 juillet. « Wonder ... »
est la seule séquence qui a été sauvée.

Récemment, une partie des éléments
négatifs du long métrage a été retrouvée
aux archives du film à Bruxelles.

Séquence

« La reprise du travail aux usines Wonder »

Réalisation	Jacques Willemont
Prises de vues	Pierre Bonneau
Prises de sons	Liane Estiez
Assistant	Roland Chicheportiche

Commentaire	Jacques Willemont
-------------	-------------------

Visas de Censure : n°42 037

POUR QUE CE FILM CESSE D'ÊTRE ANONYME.

Tout le monde, ou presque, connaît l'extrait où une jeune ouvrière révoltée crie : « *Non, je ne rentrerai pas, je ne foutrai plus les pieds dans cette taule, c'est trop dégueulasse !* ».

Plus de dix à quinze films diffusés à la télévision ont utilisé ces images, pour raconter l'histoire de Mai 68, celle des mouvement syndicaux et, plus récemment avec **Reprise** de Hervé Le Roux, celle des protagonistes du film eux-mêmes.

Il était temps de faire connaître ce film « révolutionnaire » dans son intégralité.

De plus, **La reprise du travail aux usines Wonder** ayant été diffusé pendant quarante ans sans générique, ce « tour de force » a été apparemment revendiqué par de nombreuses personnes, qu'elles se soient ou non trouvées sur le tournage. Les conditions du tournage elles-mêmes varient également selon le narrateur et l'époque où chacun raconte ses souvenirs.

Pierre Bonneau, le cameraman, affirme en 1997 ¹ que « *Nous sommes passés presque par hasard à l'usine Wonder* » alors que, pour sa part, Jacques Willemont, le réalisateur, se souvient en 1978, dans un interview accordé à Lionel Ehrardt, rédacteur en chef de la revue IMPACT que « *Après différents contacts, il fut convenu que nous viendrions tourner tel jour, le matin, une assemblée générale de l'OCI. Et lorsque, le jour dit, nous sommes arrivés, les ouvriers de chez WONDER rentraient* ». L'implication des uns et des autres n'est visiblement pas la même.



Ce numéro spécial de la revue avait été édité spécialement pour accompagner la sortie en mai 78, du programme commémoratif MAI 68 PAR LUI-MÊME, qui était composé des films suivants :
Oser lutter, oser vaincre (Ligne rouge),
Le droit à la parole (ARC),
Grands soirs, petits matins (William Klein),
Cheminots à la Sorbonne (ARC),
Sergent Mikono (ARC),
Joli mois de mai (ARC),
Sochaux , 11 juin 68 (Bruno Muel),
WONDER, MAI 68 (Bonneau, Estiez, Willemont)

La sauvegarde du film

Les éléments « originaux » du film - un positif et la bande magnétique 6,35mm du tournage – ont été déposés par Jacques Willemont dès 1968 aux Archives du film du C.N.C. à Bois d'Arcy ; le négatif 16 mm, quant à lui, semble n'avoir jamais quitté le laboratoire belge où il fut développé.

Un master vidéo numérique vient d'être réalisé à partir de l'image 16mm et d'un son qui a été restauré.

La diffusion du film

Depuis 1978, le film a été diffusé par les *Films de la lanterne*. Nous les en remercions. Mais nous avons décidé d'en confier la distribution non commerciale à ISKRA qui conservera l'intégralité des recettes pour financer le fantastique travail que cette coopérative fait depuis si longtemps.

Les droits de diffusion commerciale du film reviennent à des associations à but non lucratif. Ils ont en particulier permis de financer l'ouvrage *Contre le racisme et la xénophobie*, édité au moment de la sortie du film *Au nom du führer* de Lydia Chagoll et les quatre premières sessions du festival *L'Homme regarde l'Homme*, devenu *Cinéma du réel* à Beaubourg.

¹ Dans un article de Edgar Roskis dans le Monde diplomatique, partiellement reproduit dans ce dossier page 9

HISTOIRE DU FILM

Interview de Jacques Willemont

Interview accordé par
J. Willemont à Lionel Ehrard,
rédacteur en chef de IMPACT
n° 8 & 9 de mai 1978

Impact : Aujourd'hui, avec la sortie de la « LA RENTRÉE DANS LES USINES WONDER » dans les salles de cinéma, ta participation au tournage de ce film est officiellement connue. Il faudra que tu nous expliques pourquoi il y a deux titres à ce film. Mais auparavant, pourrais-tu nous raconter les circonstances de ce tournage ?

JW : En 1968, après que les cinéastes se soient mis en grève, l'IDHEC a été occupé par ses étudiants. Une des premières actions du Comité de Grève a été, là comme partout ailleurs, de mettre dehors à la fois la plupart des professeurs et le directeur qui était, à l'époque, Monsieur TESSONNEAU. Après le départ de ces derniers, les étudiants se sont réunis en Assemblée Générale et ont décidé de poursuivre l'enseignement. Les étudiants de deuxième année, dont je faisais partie, furent chargés de donner des cours aux étudiants de première année et aux étudiants qui étaient venus passer le concours de l'IDHEC, le jour même du début de la grève.

C'est ainsi que je me suis retrouvé avec le titre de « chargé de cours de cinéma direct », alors que je n'avais pratiqué, durant mes deux années à l'IDHEC, que du cinéma en 35 mm, sur pied et en studio ! Qu'importe, je trouvais très rapidement la technique et le vocabulaire nécessaire et nous décidions de prendre pour sujet d'exercice, les événements qui se déroulaient autour de nous.

En 68, Jacques Willemont était étudiant en section « prises de vues » à l'IDHEC ; il avait déjà travaillé comme assistant sur un long métrage.

C'est donc avec regret qu'il confiait la caméra à des étudiants de première année.

Mais un accord est un accord : le matériel de l'IDHEC et la pellicule des *États généraux du cinéma* en échange du rôle de prof qui lui avait été confié.

Comme beaucoup d'équipes tournaient sur les barricades, ou sur la JCR, - qui étaient les sujets à la mode -, je proposais un deuxième tournage sur deux mouvements assez mal considérés, ceux de la FER et de l'OCI, dans le but de comprendre les raisons qui faisaient que ces mouvements n'étaient pas en odeur de sainteté révolutionnaire. Ces trotskistes nous conduisirent dans divers endroits où ils menaient leurs actions.

Ce sont eux qui nous ont amenés à tourner à l'usine WONDER. Après différents contacts, il fut convenu que nous viendrions tourner tel jour, le matin, une assemblée générale de l'OCI. Et lorsque, le jour dit, nous sommes arrivés, les ouvriers de chez WONDER rentraient.

Impact : Comment se fait-il que, aucun d'entre vous ne pratiquant le cinéma direct, vous ayez eu l'idée de faire un plan-séquence ?

JW : C'est exact. Nous ne pratiquons pas le cinéma direct depuis longtemps, mais nous avons déjà tourné de nombreux plans-séquences dans les locaux de la FER et de l'OCI, alors qu'ils préparaient des affiches, qu'ils discutaient, lorsqu'ils participaient à Charley, etc....

D'instinct, nous avons compris que le cinéma direct exigeait un rapport particulier avec les gens que nous filmions et que la transcription des événements que nous vivions ne pouvaient se faire que par le biais d'une caméra participante et d'un montage sobre.

Lorsque nous sommes arrivés devant chez WONDER, nous étions quatre : Pierre BONNEAU, étudiant de première année, Liane ESTIEZ, étudiante qui était venue pour le concours d'entrée à l'école et Roland CHICHEPORTICHE, qui faisait fonction d'assistant.

La bande-son originelle du On a filmé quelques images, un plan général de l'usine, des gens qui

film, enregistrée au Nagra et déposée aux archives du film à Bois d'Arcy, permet de reconstituer les conditions de tournage, les rôles des différents membres de l'équipe et leurs rapports avec les ouvriers.

Il a été tourné plus de six heures de rushes d'un film qui aurait probablement été intitulé *Sauve qui veut* Trotsky.

FER : fédération des étudiants révolutionnaires
OCI : organisation communiste internationale

Il s'agit en fait des bandes son en 1/4 de pouce qui ont été déposées à Bois d'Arcy.

attendaient. Et puis, on a entendu la jeune femme. On s'est approché et j'ai demandé à Pierre de filmer sans s'arrêter. Je tenais le micro. A l'image, BONNEAU se débrouillait bien. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais j'ai trouvé qu'il avait un sens formidable de l'image.

Impact : *Qu'avez-vous tourné d'autre en mai 68 ?*

JW : Nous avons tourné toutes les activités militantes de la FER et de l'OCI, dans leurs permanences et dans leurs assemblées. Nous avons filmé chez WONDER puis, pendant plusieurs jours, dans une imprimerie qui se trouvait à LEVALLOIS. Nous avons probablement été les seuls à filmer un atelier fonctionnant en autogestion complète, pendant mai 68. En effet, pendant toute cette période, l'imprimerie a continué à travailler bien qu'elle soit en grève. Elle a produit la plus grande partie des tracts et des affiches utilisés pendant les événements.

Impact : *Que sont devenus tous ces films ?*

J.W. : WONDER est tout de suite sorti, dès le mois de juin 1968. Par contre, l'autre film n'a été mis en montage qu'à partir de juillet.

Impact : *Mais ce film n'est jamais sorti ?*

J.W. : Il a été monté. Mais entre-temps, mai/juin 68, c'était terminé, et il est apparu que ce que les militants de la FER et de l'OCI, étaient obligés de dire à partir de juillet ne correspondait plus à ce qu'ils avaient dit en mai et juin. Je crois que beaucoup de militants supportent mal la confrontation avec le cinéma qui vient leur apporter la preuve de leur évolution.

Alors que cette évolution semble correspondre avec la vie ... peut-être faut-il en conclure que certains militants ne supportent pas la vie ? Toujours est-il qu'on nous fit des menaces très dures, dans le cas où nous aurions eu l'intention de sortir le film. Déjà, à l'époque, m'étant comporté en cinéaste indépendant, et non militant, je n'avais aucun groupe ni groupuscule derrière moi pour prendre en charge ce montage. Les militants même de la FER ou de l'OCI qui avaient participé au montage du film faisaient leur autocritique. J'ai tout mis dans des boîtes que j'ai déposées dans un laboratoire.

Impact : *Que sont devenus tous ces documents depuis ?*

J.W. : Ils ont disparu. C'est assez étrange Je connais peu de cas de disparitions de négatifs de la production traditionnelle. En revanche, je sais que des négatifs de films 68 ont disparu. Il s'agit par exemple du film de Jacques Lévy sur les CAL, et de tous les éléments positifs servant d'originaux tournés par l'IDHEC.

C'est probablement une coïncidence, et je me contente de la relever.

Impact : *Après 68, as-tu repensé ta pratique cinématographique, ou plutôt, en tant qu'étudiant, ta conception de cette pratique ?*

J.W. : Oui, d'une certaine manière. Je suis sorti de ces événements un peu troublé, troublé au point d'essayer pendant près de dix ans de mettre en œuvre des réformes de structure au niveau de la production et de la réalisation des films. Réformes qui avaient été rêvées en 68 et que la SRF, d'une certaine manière, a essayé de faire passer dans le système. Personnellement, j'ai tenté de les appliquer par une réflexion et une pratique d'un certain cinéma.

Impact : *Mais, était-ce vraiment du cinéma militant ?*

J.W. : Non, parce que pour faire du cinéma militant, il faut être, je crois, épris d'un certain nombre de certitudes quant aux rôles que doivent jouer les gens et quant au rôle que l'on doit tenir soi-même. Je doute trop de tout ce qui est évident pour d'autres pour pouvoir faire un bon militant.

Impact : *Est-ce une condamnation du cinéma militant ?*

J.W. : Nullement, c'est même tout à fait l'inverse. Je pense qu'un des grands rôles du cinéma militant est justement d'apporter une information permanente à des gens qui n'ont pas toujours le temps de se maintenir en liaison avec les autres groupes en activité, et que le cinéma apporte en plus une preuve visuelle des formes d'action entreprises par les autres groupes, que ce soit en France ou à l'étranger. Vraiment, je suis un farouche partisan du cinéma militant. Simplement, je pratique personnellement une analyse critique constante qui me conduit à faire des films que je considère comme progressistes, mais que je préfère tenter de faire diffuser par le biais de la télévision, car je pense qu'il faut toucher également un large public. En fait, je suis à la fois pour une diffusion large et une diffusion presque confidentielle.

Impact : *Pourquoi « WONDER » a-t-il été considéré, à ton avis, comme un film « révolutionnaire » ?*

JW : S'il l'est, c'est au même titre que le film réalisé par KLEIN. Je pense que RIVETTE aurait certainement employé les mêmes termes dithyrambiques à propos des images de KLEIN qu'à propos de WONDER. A une époque où le langage parlé avait pris une telle ampleur, il fallait faire des images, simplement des images. Mais la plupart des films réalisés par les militants n'étaient que des illustrations de discours politisés. L'indispensable distorsion que ces cinéastes avaient fait subir à la réalité pour qu'elle puisse "coller" à leur idéologie et à leurs mots d'ordre, rend parfois méconnaissables les événements qu'ils ont filmés.

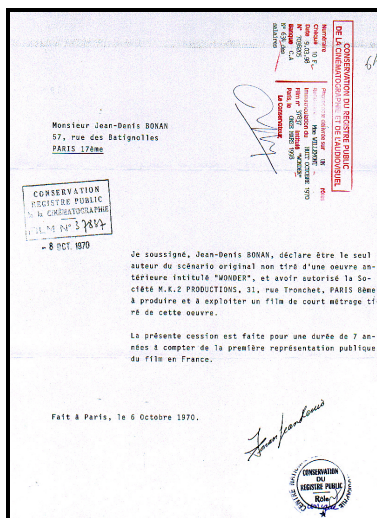
Ainsi, ces deux films, qui ne sont, somme toute, que des regards posés sur les gens et les choses, surprennent par leur "différence" et l'effet de contraste qu'ils produisent.

Impact : *Tu devais nous expliquer pourquoi le film a plusieurs titres ?*

JW : En fait, le premier titre du film était bien *La rentrée dans les usines Wonder*. Pour des raisons curieuses, le film a été déclaré au Centre National de la Cinématographie, pour sa sortie avec le film Camarade de KARMITZ, sous le nom de personnes qui n'avaient participé en rien au tournage.

Par souci de vérité, j'ai déclaré ce film, plus tard, au même Centre de la Cinématographie, avec les noms des personnes qui avaient effectivement participé au tournage. C'est ainsi que le même film existe, au Centre National de la Cinématographie, sous deux noms différents. Mais je crois que ce fut le sort de beaucoup de films tournés en mai 68 d'être revendiqués par des personnes qui n'avaient eu aucun rapport avec ces films. L'anecdote la plus curieuse que je pourrais raconter à propos de WONDER est celle-ci : un jour, quelqu'un me recommande un jeune cinéaste qui désirait tourner un film en Inde. A l'époque, je m'occupais de production de films documentaires à caractère ethno

graphique. N'ayant aucune idée de ce que ce jeune auteur avait réalisé,



Fac-similé de la cession de droits à MK2 production, en date du 06/10/70
On y lit : « X déclare être le seul auteur du film *La rentrée dans les usines Wonder* »
« X » n'était pas sur le tournage

La reprise du travail aux usines Wonder

je lui demande ... je vois que vous avez déjà compris, mais continuons quand même...

Donc, je lui demande de m'apporter des copies de films qu'il avait réalisés. Évidemment, j'ai eu la surprise de trouver parmi les films qu'il était censé avoir réalisés, le film sur WONDER ! Si, si, je vous assure. C'était une situation extraordinaire. D'autant plus extraordinaire qu'après une discussion très "jésuite" sur la manière dont avait été réalisé ce film, il eut, vis-à-vis de moi, un comportement très étrange. Il me regarda avec dans les yeux l'angoisse que l'on éprouve en face d'un fou, et c'était pour lui, visiblement, une certitude :

il avait devant lui un individu dangereux, tentant de se faire passer pour l'un des participants à la réalisation du film WONDER ! Il partit, entraînant sa compagne à sa suite en lui disant (je me rappelle encore ses termes) : *"viens, partons d'ici, ce sont des fous"*, et aujourd'hui encore, je me demande parfois si après tout ce n'était pas lui qu'il fallait interviewer, et à qui il aurait fallu demander comment avait été tourné WONDER.

La revue dont cet article est tiré, fut diffusée avec la série de films cités précédemment pendant plusieurs semaines dans une vingtaine de salles de cinéma à Paris et en province.

Paris, Mai 78

Les autres articles de la revue étaient signés par :

Guy HENNEBELLE,
Madeleine REBERIOUX,
Daniel SERCEAU,
François CAVIGLIOLI,

Répondaient également aux interviews :

J. DONIOL-VALCROZE,
Costa GAVRAS,
William KLEIN,
Pierre André BOUTANG,
Ody ROSS,
Jean Pierre THORN,
Jean Michel HUMEAU,
Jean LEFAUX,
François CHARDEAUX.

LES PROTAGONISTES DU FILM

L'équipe de tournage

Jean Pierre Bonneau

D'autres « élèves » ont ainsi participé au tournage : Dominique Chapuis,

chef opérateur aujourd'hui disparu,

François Jalbert, opérateur canadien,

Élève de première année à l'IDHEC en 68, il participe ce jour là au tournage dans le cadre du « cours » dirigé par Jacques Willemont.

Roland Chicheportiche

Élève de première année également, il apporte complaisamment sa collaboration en acceptant de porter les valises et de tirer les câbles.

Liane Estiez

Liane Estiez et Jacques Willemont vivent ensemble depuis 1968.

Elle faisait partie des étudiants venus passer le concours de l'IDHEC le jour où les « anciens » décidaient d'occuper l'école. Elle est restée et, rapidement initiée à l'enregistrement du son, elle a participé à la totalité des tournages sur l'OCI, dont WONDER.

Scénariste et réalisateur de plus de 20 programmes multimédias interactifs depuis 1984, dont *Lascaux revisité*, *.Profession journaliste*, parmi les plus récents.

Réalisateur, opérateur ou producteur de plus de 50 films de long, moyen et court métrage ; ses films ont été diffusés dans 20 pays dans le monde.

Ethnologue et fondateur en 1975 de *L'Homme regarde l'Homme*, festival du film sociologique et

ethnographique, devenu *Cinéma du Réel* au Centre Georges Pompidou.

Directeur d'édition de la série de guides *La production et l'édition multimédia*, édité avec le soutien de la SCAM, de la SDRM et du Syndicat national de l'édition.

Président de l'AAM (Association des auteurs du multimédia), il est à l'origine de la création de la *Commission interprofessionnelle de la production et de l'édition multimédia* qui réunit l'ensemble des associations et organisations professionnelles de ce secteur.

Jacques Willemont

Étudiant de l'IDHEC de seconde année en section prises de vues, il a été chargé de la direction de la formation des « premières années » et des « zéro année » après l'occupation de l'école par les étudiants.

Il a profité de cette opportunité pour réaliser un film personnel sur les mouvements trotskistes et, surtout, la « lutte des classes » qui semblait se prolonger entre les groupuscules d'origine ouvrière (l'OCI dans les usines) ou ceux d'origine plus bourgeoise (les JCR à la Sorbonne et à l'Odéon).

Une grande partie des éléments tournés à cette époque a disparu en juillet 68 ; *Wonder, mai 68* constitue l'une des rares séquences qui ait été sauvée.

Jacques Willemont tourne actuellement un film intitulé « L'autre mai » qui constitue une réponse à la remise en question récente des acquis de Mai 68, au cours de la campagne présidentielle.

DEUX POINTS DE VUE

Extrait de
Les Cahiers du Cinéma
n°204 de septembre 1968

Le 27 juillet 1968, Jacques Rivette était interviewé par les « Cahiers du Cinéma » dont il était l'un des collaborateurs.

Nous n'avons transcrit que les propos qui concernaient le cinéma de mai 68, et qui répondaient directement à la question posée : « croyez-vous que le cinéma soit utile ? Qu'un cinéma révolutionnaire puisse exister ? »

Jacques Rivette - 1968

Le seul film intéressant sur les événements, le seul vraiment fort que j'ai vu (je ne les ai évidemment pas tous vus), c'est celui sur la rentrée des usines WONDER, tourné par des étudiants de l'IDHEC, parce que c'est un film terrifiant, qui fait mal. C'est le seul qui soit un film vraiment révolutionnaire. Peut-être parce que c'est un moment où la réalité se transfigure à tel point qu'elle se met à condenser toute une situation politique en dix minutes d'intensité dramatique folle.

C'est un film fascinant, mais on ne peut dire qu'il soit du tout mobilisateur, ou alors par le réflexe d'horreur et de refus qu'il provoque. Vraiment, je crois que le seul rôle du cinéma, c'est de déranger, de contredire les idées toutes faites, toutes les idées toutes faites, et plus encore les schémas mentaux qui préexistent à ces idées : faire que le cinéma ne soit plus confortable.

J'aurais de plus en plus tendance à diviser les films en deux : ceux qui sont confortables et ceux qui ne le sont pas ; les premiers sont tous abjects, les autres plus ou moins positifs. Certains films que j'ai vus, sur Flins ou Saint-Nazaire, sont d'un confort désolant : non seulement ils ne changent rien, mais ils rendent le public qui les voit content de lui ; c'est les meetings de « l'Humanité ».

Extrait de
Au miroir de décembre, la part de l'utopie

Le Monde diplomatique –
Octobre 1996 – Pages 4 et 5

EXTRAITS DU DIALOGUE DU FILM
La discussion se tend, bascule à nouveau. « Tu ne peux pas dire que c'est une victoire », envoie quelqu'un. L'autre : « C'est une défaite, alors ? »
La jeune femme coupe : « Mais vous ne pouvez pas savoir comment c'est là-dedans. On est noir jusque-là [elle désigne ses épaules], on baigne dans la crasse, y'a même pas un lavabo pour se laver. On n'a pas le droit d'aller pisser quand on veut. Non, je rentrerai pas. Je rentrerai pas ! » « Allons, te fâche pas », lui conseille un collègue plus âgé.

Edgar ROSKIS - 1996

JUIN 1968. Au milieu d'une foule rassemblée devant l'usine Wonder de Saint-Ouen, une jeune femme, belle et désespérée, hurle : « Non, je rentrerai pas là-dedans ! Si on rentre maintenant, on pourra plus rien avoir ». Un petit groupe l'entoure. On ne sait si c'est pour la soutenir ou pour circonscrire son cri. Un responsable de la CGT, veste et cravate sombres, lui explique que « c'est pas fini, c'est une étape ».

Alignée en bon ordre, les manches déjà retroussées, la maîtrise s'apprête à franchir la porte d'entrée, ne doutant pas, elle, que c'est bien la fin. Pourtant, malgré l'exhortation d'un cadre à « rentrer dans le calme », le groupe des ouvriers ne bouge pas. A cet instant encore indécis, il semble osciller entre sa sympathie pour la jeune femme et le réalisme réenclenché, après un mois de grève et de rêves, par les accords de Grenelle. (...)

Que cette scène résiste au temps, il faut en trouver la raison dans sa portée universelle, qui n'a pas échappé aux spectateurs de Lussas : « Ça, on peut le revoir cent fois », entend-on dans une salle au bord des larmes. La beauté et l'efficacité de WONDER, MAI 68 vient de ce qu'il contracte une tension. Avec le désespoir de son héroïne éclate l'espoir éperdu des sans-rien en un autre possible. Ainsi, toute grève est politique. Il est malvenu, voire pervers, de le lui reprocher. Aucun grand mouvement social n'a de chance (de prendre et de réussir) s'il n'est initialement soutenu par la quête d'une utopie, un désir qui transcende et dépasse ses objectifs proclamés. En recueillant les éclats de la déception, WONDER, MAI 68 filme cette utopie. Un tour de force.